**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

**Herausgeber:** Société fribourgeoise d'éducation

**Band:** 88 (1959)

**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** La Fontaine d'Aréthuse par Maurice Zermatten

**Autor:** Yerly, Robert

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# La Fontaine d'Aréthuse

par Maurice Zermatten

Maurice Zermatten n'est certes point étranger au pays de Fribourg ; il y a conservé de fidèles relations et y revient volontiers.

L'Ecole normale d'Hauterive où, commis à l'ingrate besogne de surveillant, il vécut, autrefois, sous la houlette paternelle de M. le Directeur Dévaud qui le couvrait de ses prévenances affectueuses, le protégeait et, plus tard, le mit en piste, il devait nouer de solides amitiés qui ont résisté à l'usure du temps.

Qui n'a présent à l'esprit les articles amicaux, élogieux qu'il consacra, en 1951, au chanoine Bovet, à l'occasion de sa mort ?

Conjointement, il fréquentait notre *Alma Mater* qui vient de reconnaître officiellement ses mérites en le hissant au pavoi. A plus d'une reprise d'ailleurs, M. Zermatten rendit un hommage de gratitude à ses anciens professeurs : MM. Eugène Dévaud ; Pierre Moreau, aujourd'hui en Sorbonne ; Serge Barrault ; Gaston Castella ; à M. Gonzague de Reynold qu'il soupçonnait en 1955, lors des festivités qui marquèrent le 75e anniversaire de l'écrivain, de délaisser, un jour les « grandes études européennes », pour reprendre, « la flûte champêtre et les pipeaux rustiques » !

M. Zermatten profilait sa silhouette dans nos murs le 15 novembre dernier, à l'inauguration de l'année académique.

On pouvait le repérer, au Gambrinus, faisant cercle, avec M. le chanoine Pfulg, MM. les professeurs Robert-Benoît Cherix et J. Humbert, M. H. Perrochon, président de l'Association des écrivains vaudois, autour de M. Léon Savary, qui tenait ses partenaires sous le charme de son verbe éloquent et de sa courtoisie.

## Esquisse d'un portrait de l'auteur

En ce chantre sincère et émouvant du Valais, M. le professeur P. Moreau, décrivant, lors d'un récent passage à Fribourg (1948), la courbe du roman contemporain, décelait, à juste titre, « un écho à peine affaibli de Charles Ferdinand Ramuz » ; de cette mélodie, simple et grave, qui sinue au travers de *Derborence*, de *La grande peur dans la montagne*, scellant un pacte éternel entre les humbles, les pauvres, ployés sous le joug de la besogne quotidienne, rivés à leurs coutumes et à leur foi ancestrales, avec les puissances élémentaires qui informent le créé et forgent l'énigmatique destin des hommes libres.

Sans encourir le grief de verser cauteleusement dans l'outrance laudative ou le slogan publicitaire, il est licite de relever que Maurice Zermatten, grâce à un labeur probe et inlassable ; à son talent de romancier, de dramaturge et de poète, créant son propre monde intérieur ; à sa fidélité, jamais démentie, au terreau campagnard d'où il est issu et qui, fréquemment, moule des personnalités curieuses, aux traits de physionomie accusés ; à son aménité de caractère et à son entregent, s'est progressivement haussé, en terre romande du moins, au rang des écrivains dont le message, conçu dans un langage accessible à tous, à la fois familier, voire réaliste, truculent, lyrique et épique, remue notre fibre sentimentale et pose, à la conscience morale et religieuse, des problèmes qui transcendent le milieu et l'individu.

Il a mérité de jouir, auprès des lettrés et des gens du peuple, d'une large audience de sympathie et de compréhension.

Bien que ses multiples activités de professeur au collège de Sion, de chargé de cours au Polytechnicum de Zurich ; de président de l'Université populaire de la capitale sédunoise (où, soit dit en passant, le « bleu Zermatten » a conquis droit de cité) qui célébra sa promotion au grade de Docteur *honoris causa* de notre Université ; d'affilié à maintes associations culturelles et patriotiques, *Pro-Helvetia*... ; de publiciste, de conférencier, jointes à des obligations familiales, contraignent M. Zermatten à une sage économie du temps et à régler son existence, aux dires d'un correspondant de la *Tribune de Genève*, aussi méticuleusement qu'un mécanisme d'horlogerie ou un indicateur de chemin de fer.

Ce bourreau de travail, épris de la nature, sous son aspect le moins touristique, le plus farouche, et des livres ; amoureux de sa terre natale, reflet des Espagnes héroïques et gorgées de lumière que balaie le vent et où dans un long corridor, bondit, écumeux, indompté, le Rhône, sut en capter les résonances profondes et en distiller, goute à goutte, avec une spontanéité, une fraîcheur enfantines, le suc nourricier. Qu'on se reporte à des œuvres telles que : *Contes des Hauts-Pays du Rhône*, *Le Pain noir*, *Contes à mes enfants*, *Nourritures valaisannes*, *Les chapelles valaisannes*, *Sion*, *Les saisons valaisannes !*

Mû par une curiosité sans cesse en alerte, qui s'égaille dans la vibration de la lumière baignant les coteaux alpins tapissés de viornes, dans la monotonie du trintrin journalier où dans le Valais pastoral d'un temps (ça a changé, depuis !) s'inscrivent, à longueur de journées, la vie durant, les mêmes gestes symboliques ; affranchi des exigences parasitaires du conformisme bourgeois par l'insouciance du bohème, inséparable, dans l'intimité, de sa bouffarde, qui savoure des loisirs dispensés avec parcimonie, M. Zermatten, intellectuel engagé dans les luttes du forum, si près du peuple qu'il comprend et affectionne, ne s'est point, toutefois raidi, fossilisé dans la spéculation abstraite, les schémas didactiques, l'introspection énervante et stérile. Il communie à la splendeur de la Création, à la souffrance, la joie des hommes, ses frères, dont le moindre mouvement, le souffle le plus imperceptible affecte son âme et sa palette.

Au Val d'Hérens, proche de Sion, dans un rustique chalet adossé à la montagne, à Saint-Martin, où il naquit au sein d'une nombreuse famille d'instituteur, l'homme de lettres, assiégé par le temps qui urge ; par les fantômes, impatients de s'incarner dans le réel, qui assaillent la folle du logis, trouve, grâce à la bienveillante sollicitude de la Fondation *Pro-Helvetia*, le moyen de nous gratifier, après *La montagne sans étoiles*, *Le lierre et le figuier*, pittoresques études de mœurs provinciales, hautes en couleur, d'un message de robuste spiritualité.

Maurice Zermatten, frisant la cinquantaine qu'il nargue avec une tranquille assurance, s'est retrempé à la Fontaine de Jouvence. Ne prolonge-t-elle pas indéfiniment l'âge exquis des illusions tendres, source de sa vitalité, de sa candeur morale, de sa créativité artistique ? Il s'est d'ailleurs essayé dans tous les genres : roman, critique, essai, théâtre, nouvelle, conte, biographie, monographie historique.

Dans le sillage des nymphes apeurées de l'Hellade, répugnant à l'invite luxurieuse des plaisirs éphémères et avilissants, il plonge avec dilection ses fantasmes de chair, agrippés aux flancs rocailleux et abruptes de l'Alpe, dans les eaux virginales et purificatrices de *La Fontaine d'Aréthuse* [1] : réalisme brutal qu'édulcore, ennoblit,

[1] Editions Spes, Lausanne ; Desclée de Brouwer, Paris et Bruxelles, 1958, page 254.

transfigure une âme de cristal, s'offrant en holocauste au salut de la communauté pécheresse.

## Reflets diamantins sur la Fontaine d'Aréthuse

Titre évocateur, dense d'affectivité, qui nous ramène à la mythologie grecque : Aréthuse, fille d'Océan et de Doris, belle ninfe achéenne qui se mue en fontaine pour échapper aux convoitises charnelles du dieu d'un fleuve du Phéloponèse, Alphée, aurait « la propriété de conserver sa pureté à travers des eaux amères et fangeuses ».

Dans une acception plus générale, ce mythe symbolise la puissance de la pureté qui s'affirme, triomphe, plus active, plus puissante que les contagions du mal, sans taches, dans les situations les plus scabreuses, au milieu des pires dangers.

Le héros du drame est Séraphin Clivaz, curé depuis dix ans d'une paroisse de haute montagne où ils ne font pas long feu, quelque part en Suisse romande, vraisemblablement en Valais, bien que cet endroit, Les Flaches, soit malheureusement guère individualisé.

L'action se déploie à une époque où l'économie du pays est en pleine voie de transformation. La construction de grands barrages entraîne la désertion de la terre et, avec le bien-être, des habitudes nouvelles, un certain relâchement des mœurs traditionnelles et, chez beaucoup peut-être un peu trop en réalité, l'abandon des pratiques religieuses.

C'est ainsi qu'Edmond Chabbey, ayant affermé le champ de la cure, finit bientôt par y renoncer pour entreprendre le travail, plus rémunérateur, de la mine.

Et voilà, le curé Séraphin Clivaz, inaccoutumé au travail manuel, de constitution faible, osseux, maigre comme un déterré, contraint de se pencher, pioche en mains, sur son lopin de terre.

Le presbytère, cerné de clôtures branlantes et rudimentairement ameublé ; l'église, décrépie, dont la chaire, les autels sont défraîchis et le pavé laisse poindre les mauvaises herbes ; le cimetière, envahi par la broussaille, où il aime à dialoguer avec les trépassés, sont dans un état de délabrement tel que le prêtre est contraint de se muer en maçon et en peintre en bâtiment.

Tant que sa mère vivait sous le même toit que lui, vaquant aux travaux du ménage, ou, loin, dépêchant des paquets de secours, elle compensait, en quelque, sorte, le maigre bénéfice curial qui était généreusement distribué aux nécessiteux, les enfants surtout. Heureusement que la bonne vieille Jeanne, percluse de rhumatisme dans une masure éloignée du village, parait au plus urgent.

Dans le but de l'espionner, de le conquérir peut-être, de le tenter et de le compromettre, à coup sûr, le mauvais génie de l'endroit, Lévy Tinembart, lui envoie, pour un temps, une jeune fille disgraciée, sœur de la concubine du maroufle, Rosalie Rudrisard, qui porte à son nouveau maître un respect, un dévouement sans bornes.

Réduit à la portion congrue, au point de manquer parfois de savon, ce prêtre selon le cœur de Dieu, dont la soutane élimée laisse voir un ample col de celluloïd autour du cou décharné, n'en souffre point, car son royaume n'est pas de ce monde.

Il le prouvera bien vite en faisant pièce à Tinembart, « dur à cuire » replet, barbu et ventru, constitué en athlète anticlérical, impie et amoral. L'écorce rugueuse, cuirassée contre le sentimentalisme, la tendresse de cœur, s'harmonise avec son langage direct, rude, pimenté de mots verts et ses manières frustes.

A la fois cafetier, épicier, charcutier, débitant d'articles de ménage modernes, le satrape local en impose aux gens, il les terrorise au besoin par sa fortune, sans audace, sa faconde épicée, son sans-gêne. Tout le monde a besoin de lui, le respecte et on le redoute !

Il traite son épouse légitime, Alexandrine dont il a monnayé la jeunesse, comme une chose négligeable, la séquestre dans une soupente lépreuse au dernier étage de la maison, tandis qu'il entretient, publiquement, une concubine, Aline, dont il use comme sommelière et amante et procrée des bâtards en série.C'est une araignée venimeuse, invisible qui, ramassée dans l'ombre, tisse laborieusement, patiemment, le filet des pièges où viendront choir tant de naïfs désarmés.

Il s'applique à jouer, contre vents et marées, le rôle de potentat exclusif de la communauté villageoise et à battre en brèche la religion, saper résolument l'autorité du pasteur des âmes, qui néanmoins, tiendra bon. Ce dernier ira même, le jour de l'Assomption, en plein café, alors que les couples avinés dansaient éperdûment aux ronflements de l'accordéon, jusqu'à lui infliger une humiliation : il lui jette au visage le vin qu'il dégustait voracement en joyeuse compagnie.

Grisé par le fumet de la sapience évangélique ; soulevé par une vocation d'apôtre et de prophète ; raidi, emporté par l'indignation qui l'anime à la vue de ces fêtards qu'il vit «osciller, ivres, étourdis, navigateurs surpris dont le bateau s'arrête brusquement », l'homme de Dieu, nouveau Savonarole dressé contre les turpitudes du siècle, crache, en termes sybillins, sa colère et son mépris : « Vous êtes donc tous pourris par l'exemple de ce malheureux qui vous attire dans sa maison ? Resaisissez-vous pendant qu'il est temps ! Faites pénitence ou je ne réponds plus de votre salut éternel... l'argent vous perd, l'argent vous damne... il vous entraîne au péché, et le péché, à la damnation... Vous pourrissez ! Vous n'êtes plus que des païens ! Arrêtez ! »

Tinembart est résolu à tirer vengeance de cet affront et à foudroyer ce dangereux adversaire, démuni, pourtant, de tout excepté d'armes spirituelles.

Au milieu de la nuit, il mande Rosalie chez le Curé, le priant d'administrer les sacrements à la vieille Jeanne, impotente. Malgré les réticenses de son maître qui flaire délibérément un guet-apens, la servante l'accompagne, marchant au devant, une lanterne à la main, car il fait une nuit sans lune.

Parvenus au couloir du Torney, bordé de précipices, Rosalie, soudain, croule à terre avec un cri aigu, frappée à mort, par mégarde, nul doute, sous les coups de gourdin que lui assène Tinembart, enfoui dans les ténèbres.

Non content de quérir la confession — insigne forfaiture de sa part — afin de clouer définitivement la bouche de l'abbé, désormais paralysé par le secret professionnel, Lévy, fort de l'anonymat, tente de faire endosser la paternité du crime à Jean-Baptiste. Cuisinant mères de familles et fillettes, il accréditera, auprès des paroissiens atterrés par la nouvelle du crime qui filtre au village, l'idée que le prêtre est un déficient mental, un lâche satyre, un ecclésiastique indigne.

Bien qu'il y ait, dans l'attitude du Curé un indice d'orgueil et de vanité, il est mû essentiellement par la commisération, le dogme catholique de la communion des saints et de la réversibilité des mérites.

Le curé, entre deux gendarmes, et sous la risée hargneuse de la population conquise aux propos calomniateurs de Tinembart, est incarcéré, pour les besoins de l'enquête, à la prison de la ville voisine où, admirable de simplicité et d'effusions maternelles, vient lui rendre visite sa mère.

L'Evêque, dont la sérénité ne laisse pas d'être quelque peu inquiétante se borne à déclarer s'en remettre à la volonté de Dieu.

Une première enquête, menée diligeamment, avec une scrupuleuse objectivité, laisse perplexe le très noble, impartial juge Martin Luyet — dépeint par le dedans — sur la prétendue culpabilité de l'accusé qui, tenu par le silence, se confine dans une déclaration générale d'innocence.

La deuxième, conduite aux Flaches, devant les dépositions des filles, manifestement en contradiction avec les faits, libère à jamais le juge de son doute et lui fait entrevoir la pureté, la sainteté du prêtre.

Dans la solitude de sa geôle, grillagée de barreaux et ceinturée de hautes murailles, le prisonnier imaginait « ce cortège qu'il conduisait au paradis, qu'il tirait derrière lui, plutôt ». « Il faisait chaud . . . les pins sentaient la résine. » Une main, celle de Lévy, l'aidait à soulever au-dessus de lui la croix qui mortifiait ses chairs endolories. A l'entrée du village, Aline « sortit brusquement de l'ombre et vint envelopper la face du prêtre dans un linge frais » : il était cloué sur cette croix qui dominait la clameur du monde !

« Tout alla dès lors très vite. La pleurésie galopait ». La Mort avait accompli son œuvre et « une petite femme en noir, agenouillée auprès du lit, s'étonnait de ne pas pleurer ».

Tinembart, pensant que l'affaire était réglée, se méfiant du juge et redoutant, néanmoins, dans le délire de l'agonie, une indiscrétion fatale, accueillit joyeusement l'annonce de cette mort inopinée » Personne n'avait plus avantage à poursuivre une enquête fort embrouillée ». Il y aura « non-lieu ». L'Evêque sera content !

L'idée de se rendre à la cure interroger l'aumônier, de lui permettre de rendre visite à celle à qui il devait, malgré tout, une réparation et dont « la démarche scellerait sa réconciliation avec l'Eglise » germait dans son esprit, alors que, seul, il buvait, rasséréné, au comptoir. D'ailleurs, même si le capucin n'était pas venu, la vérité, Aline l'aurait « criée par la fenêtre ».

Et le roman, qui n'eût, opine Michel Favarger, rien perdu à être raccourci, parvient inexorablement à son terme logique — puisque « nos actes nous suivent », sous l'invocation de la justice et de l'amour : *leit-motiv* du drame manichéen qui met aux prises l'esprit du Mal et celui du Bien, la Cité de Dieu et celle des Hommes. « Il y en a un qui est mort pour tous, c'est lui qu'il faut aimer » !

Le forban, venu à résipiscence, « qui se débattait dans les griffes du mal », fut dénoncé, vaincu, *in-extremis*, par son épouse devant Dieu, Alexandrine, qu'il avait trahie et veulement sacrifiée à ses instincts libidineux ; elle révèle au capucin, l'ayant surpris à farfouiller dans les fagots, le vrai meurtrier de Rosalie Rudrisard : « C'est Lévy qui a tout fait ! »

En dépit du verdict favorable des villageois, encore sous l'impression de l'irrévérencieuse, macabre, carnavalesque mise en scène de la morte, du curé et du juge, exhibés sur un char, et qui était destinée à émouvoir les esprits crédules et à rallier à sa cause incertaine les hésitants, Lévy Tinembart est, maintenant, astreint à purger, coude à coude avec les parias de la société, une peine de quinze ans de réclusion, dans une misérable cellule où il trompe ses loisirs forcés à vaquer à d'insipides besognes domestiques.

## En manière d'épilogue

Roman âpre, dur, terrible ; palpitant de vie, dévoré de passions où s'affrontent violemment le vice égoïste et la vertu altruiste, les intérêts mesquins et le désintéressement total, la calomnie éhontée, les ragots nauséabonds et la flamme de l'extase mystique.

Le style en est alerte, dépouillé, incisif, gorgé d'imagerie chatoyante, fait de notations concrètes, de dialogues calqués sur le vif, entremêlés de touches descriptives sobres, à la manière de Flaubert, reflétant ou suscitant des états d'âmes.

De-ci, de-là affleurent une réflexion philosophique, une maxime morale.

Les personnages y parlent et agissent selon la psychologie propre à leur condition. Le sujet déploie sa trame d'après une unité intérieure, l'impact du milieu, la pression des circonstances.

Qu'il me soit permis, en final, de glisser l'une ou l'autre remarque. Emboîtant d'abord le pas à M. Léon Savary (*Tribune de Genève*, 18 novembre 1958) : « L'abbé Clivaz ne peut, certes pas, fût-ce pour se disculper de l'assassinat de Rosalie, dévoiler ce qui lui a été confié sous le sceau sacramentel... Mais dans des circonstances extérieures, étrangères à la confession « il a le droit » sans trahir ce que son client hypocrite lui a confessé, de déclarer au juge : « Lévy Tinembart était armé d'un gourdin »... L'enquêteur tirerait ses conclusions. »

Les soliloques introspectifs du prêtre qui, après le meurtre, occupent plusieurs pages, me paraissent, tout de même, nuire au rythme de l'action.

Le roman ne sous-tendrait-il pas une thèse outrée, sinon fausse ? Car la civilisation moderne, sous la forme du progrès technique, du bien-être matériel, même entamée par une diminution des pratiques religieuses, n'implique pas le refus du dogme catholique, ni, moins encore, une éclipse du sens moral, l'irrémédiable dégradation de la personne humaine. Elle peut, en revanche, même auprès de créatures frustes et ignorantes, inaptes à raisonner leur *credo* et qui accepteraient de « vivre en cochons » plutôt que de « mourir en chiens », faire surgir les conditions extérieures favorables à l'épanouissement de la civilisation, à la vie supérieure de l'esprit, à un véritable humanisme chrétien.

Séraphin Clivaz ? Admirable figure sacerdotale, dont la foi intrépide, reflet d'une âme cristalline, s'apparente à celle des premiers chrétiens, au temps des persécutions, brave l'incompréhension, se hérisse contre le dictat des forts et des méchants, les bassesses, l'imposture de ce monde.

Plus encore qu'une créature de chair et d'os, pleinement engagée dans la lutte quotidienne, il me paraît figurer, dans le monde du XX^e siècle, la plénitude des vertus évangéliques, pratiquées au sein de l'Eglise primitive, où les valeurs de contemplation, la perfection intérieure, le salut communautaire trouvaient une éclatante justification.

ROBERT YERLY.